

Mourir pour une cause

Chevalier de Lorimier, 15 février 1839. Lettres d'un patriote condamné à mort (édition préparée par Marie-Frédérique Desbiens et Jean-François Nadeau), Montréal, Comeau & Nadeau/Agone, coll. « Mémoire des Amériques », 2001, 132 p., 16,95 \$

Marie Caron

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37938ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, M. (2001). Compte rendu de [Mourir pour une cause / Chevalier de Lorimier, 15 février 1839. *Lettres d'un patriote condamné à mort* (édition préparée par Marie-Frédérique Desbiens et Jean-François Nadeau), Montréal, Comeau & Nadeau/Agone, coll. « Mémoire des Amériques », 2001, 132 p., 16,95 \$]. *Lettres québécoises*, (103), 52–52.

ESSAI
Marie Caron

Mourir pour une cause

Le 15 février 1839, Chevalier de Lorimier meurt sur l'échafaud pour avoir participé à l'insurrection de 1837-1838.

Cette exécution et la détermination qu'il a démontrée jusqu'à la fin — détermination attestée dans ses lettres — en font une figure hautement héroïque.



UNE PREMIÈRE ÉDITION DES *Lettres d'un patriote condamné à mort* a été publiée en 1996, avec une préface de Pierre Falardeau, et s'inscrivait dans le droit fil des efforts du cinéaste pour tourner le film *15 février 1839*. On se souvient des démêlés de Falardeau avec Téléfilm Canada et de la médiatisation de sa cause, cause à laquelle l'éditeur Jean-François Nadeau s'est d'ailleurs associé de près. On sait aussi que « l'affaire Falardeau » a conduit à une œuvre assez remarquable portée par un Luc Picard inspiré et intense (c'est lui, dans son incarnation du personnage de de Lorimier, qui sert à illustrer la couverture du livre). La maison Comeau & Nadeau a-t-elle misé sur le retentissement du film pour ressortir les *Lettres* ? Il s'agirait alors d'un opportunisme de bon aloi, somme toute, et on aurait tort de lui en tenir rigueur. Car plusieurs raisons fort valables peuvent justifier l'entreprise.

La première, et la principale de ces raisons, a sans doute trait au devoir de mémoire. « La domination, très souvent, parle avec une brutale franchise », rappelle Jean-François Nadeau en préface. L'exécution des patriotes, après les soulèvements de 1837-1838, est une démonstration extrême de cette « franchise ». Or, nous avons la fâcheuse tendance à croire, ici, que tout au long de son histoire, le Québec a su échapper à ce genre de démonstration, bien que plusieurs de ses héros officiels, Dollard des Ormeaux en tête — une de ces « figures de carton pâte propres à n'illustrer que des vignettes pour écoliers », écrit encore Nadeau —, aient massacré des contingents d'Indiens au nom du sauvetage de la colonie. Des Indiens aux patriotes, on assiste à une même logique de la domination, et la domination connaît des prolongements infinis. Pas plus tard qu'au printemps dernier, par exemple, on aura pu voir comment s'exerce le pouvoir, même en sol démocratique, lorsque le gouvernement estime que la situation l'exige. Un centre-ville gazé, des violations majeures à la libre circulation des personnes, des arrestations arbitraires : le bilan du Sommet des Amériques, à Québec, est celui d'une démonstration de force.

Pour les très souverainistes Nadeau et Falardeau qui signe la postface — ce texte était, à l'origine, la préface à la première édition —, l'actualité de Chevalier de Lorimier est liée à la nécessité de libérer le Québec du joug de l'État fédéral. « Aujourd'hui, plus que jamais, l'indépendance est à portée de la main. Mais rien n'est gagné », d'écrire par exemple Falardeau. Et d'hier à aujourd'hui, ce dernier ne rate pas une tribune où il puisse faire entendre son message. Il n'empêche que son film, largement fondé sur les *Lettres*, aura redonné au notaire de Lorimier sa véritable portée historique. L'homme avait un combat, qu'il mena avec courage. Lui et les autres patriotes étaient des « révolutionnaires porteurs d'avenir », pour reprendre

l'expression de Nadeau, et pour cette raison même, nos manuels d'histoire leur ont longtemps attribué un rôle accessoire. Dans cette perspective, l'édition des lettres de prison de Chevalier de Lorimier n'est que justice.

Celui qui va bientôt périr « sur l'échafaud politique déjà ensanglantée de plusieurs victimes » pour avoir défendu « une cause sacrée » (lettres du 15 février 1839) expose ses vues. Se prépare-t-il une façade pour la postérité ? Sûrement pas. Sincère et digne, il livre, à son épouse Henriette Cadieux, aux membres de sa famille et à ses amis, une sorte de testament politique. Ses lettres témoignent d'une force et d'une grandeur morales évidentes, et voilà bien en quoi il est un « héros ». Au moment de mourir, il est encore si jeune : 35 ans. Il montre pourtant une maturité, une ténacité, une capacité de réflexion rares. L'épistolier a, aussi, toutes sortes de prévenances à l'égard de ceux à qui il écrit. Les lettres sont teintées d'accents romantiques, forcément, mais jamais narcissiques. On en compte au total 24, étalées sur quelques jours : exception faite de la première, écrite le 6 juillet 1838

à Plattsburgh, toutes les autres ont en effet été écrites entre le 12 et le 15 février 1839. Il y a là quelque chose d'éminemment émouvant (de surcroît), car on a ainsi des informations privilégiées sur l'état d'esprit du condamné à mort presque d'heure en heure.

Il convient encore de souligner qu'on n'a pas, au Québec, cette tradition qui consiste à faire l'édition de lettres, contrairement à l'Europe et aux États-Unis qui publient moult correspondances d'écrivains, d'artistes, de personnages politiques... Ces livres, qui n'apparaissent évidemment pas sur les listes de best-sellers, sont cependant indispensables à la compréhension des œuvres et des époques. L'édition (et la réédition) des lettres de Chevalier de Lorimier est donc bienvenue. Et tant mieux si elle trouve une plus large diffusion d'être associée à un phénomène médiatique.

